

LES SŒURS DE SANG

TOME 1

HÉRITAGE DE SANG



PATRICE HUETZ

Sœurs de Sang — L'Héritage du Sang

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Le Dernier Souper

PARTIE I — LE SANG DES HÉRITIERS

« *On ne choisit pas son héritage. Mais on choisit ce qu'on en fait.* »

La dernière chose que Vittoria Ferrante remarqua avant que sa vie ne bascule fut le sourire de son fils.

Matteo avait quinze ans et cette façon particulière de regarder son père, ce mélange d'admiration et de défi qui caractérisait l'adolescence. Marco racontait une histoire — une de ces anecdotes qu'il embellissait à chaque fois, celle du pêcheur de Mergellina qui avait vendu un thon rouge de trois cents kilos au marché noir — et Lucia, douze ans, riait en renversant un peu de sauce tomate sur sa robe blanche. La villa de Posillipo baignait dans la lumière dorée des chandeliers Murano, et par les fenêtres ouvertes sur la baie de Naples, l'odeur du jasmin se mêlait à celle du ragù qui mijotait depuis l'aube dans la cuisine en marbre de Carrare.

La table était dressée avec la porcelaine Ginori 1735, les couverts en argent massif Christofle et les verres en cristal Baccarat Harcourt

que Vittoria sortait pour les dîners de famille. Un rituel. Chaque détail comptait dans cette maison — les nappes en lin d'Irlande brodées aux initiales des Ferrante, les bougies Cire Trudon qui diffusaient un parfum subtil d'encens et de figue, le bouquet de roses blanches que le fleuriste de Via Chiaia livrait chaque mardi.

Vittoria porta son verre de Masseto 2015 à ses lèvres. Deux mille euros la bouteille. Le vin glissa sur sa langue, velouté, profond, avec cette note de cerise noire et de réglisse qui caractérisait les grands crus toscans. Elle ferma les yeux une fraction de seconde. Comme si une partie d'elle savait que c'était le dernier moment de paix.

« Mamma, tu écoutes ? » demanda Lucia.

Elle sourit. « Toujours, tesoro. »

C'était un mensonge. Elle observait Marco. Son mari portait un costume Brioni anthracite taillé sur mesure — six mille cinq cents euros — et sa montre Patek Philippe Nautilus brillait à son poignet, quarante-cinq mille euros, le cadeau qu'elle lui avait offert pour ses trente-huit ans. Bel homme. Charmant. Dangereux. Mais sous le charme et l'aisance, elle percevait la tension. La façon dont ses yeux balayaient régulièrement la porte. Le téléphone qu'il avait consulté trois fois depuis le début du repas. La mâchoire qui se crispait imperceptiblement entre deux sourires.

« Marco, » dit-elle doucement.

Il leva les yeux. Dans ce regard, elle lut ce qu'il ne disait jamais devant les enfants. Les Calabrese. Don Salvatore Calabrese, le vieux parrain sicilien qui considérait Naples comme un territoire à conquérir. Les négociations qui avaient échoué. Les menaces à peine voilées.

« Tutto bene, amore, » répondit-il. Tout va bien.

Mais rien n'allait bien. Vittoria le savait. Elle était née Benedetti, fille d'un capo de la Camorra, élevée dans un monde où les hommes parlaient d'affaires derrière des portes fermées et où les femmes écoutaient à travers les murs. Elle avait appris à lire les silences, à décoder les regards, à sentir le danger comme on sent l'orage avant la

pluie — cette lourdeur dans l'air, cette électricité qui fait dresser les poils sur la nuque.

Elle aurait dû insister. Elle aurait dû poser son verre de Masseto, congédier les enfants et exiger qu'il lui dise la vérité.

Mais elle ne dit rien. Parce que c'était le rôle de Marco de la protéger, et le sien de maintenir l'illusion d'une famille normale. C'était le pacte silencieux qu'ils avaient scellé le jour de leur mariage, dans la cathédrale de Naples, devant cinq cents invités et un archevêque qui fermait les yeux sur l'origine de la fortune des Ferrante.

« Papa, » dit Matteo, « tu m'emmènes au match dimanche ? Napoli contre la Juve. Insigne va marquer, j'en suis sûr. »

Marco sourit. Ce sourire que Vittoria avait aimé dès leur première rencontre, vingt ans plus tôt, lors d'une fête au palazzo des Ferrante sur la colline du Vomero. « Si tu finis tes devoirs. »

« Promis ? »

« Promis. »

C'était une promesse qu'il ne tiendrait jamais.

Le bruit vint d'abord. Un fracas de verre brisé, quelque part dans l'aile est de la villa. Puis des cris — les gardes, reconnut Vittoria. Des cris brefs, étouffés. Des coups de feu secs, rapides, professionnels. Pas le bruit anarchique d'une rixe. Celui, méthodique, d'une opération planifiée.

Marco fut debout en une seconde. Sa main plongea sous sa veste Brioni, vers le holster où il gardait son Beretta 92FS — l'arme qu'il portait même chez lui, parce qu'un boss de la Camorra ne dépose jamais les armes. « Dans la cave. Maintenant. »

Mais ils n'eurent pas le temps.

La porte de la salle à manger explosa vers l'intérieur, projetant des éclats de bois de noyer massif. Trois hommes entrèrent. Quatre. Cinq. Cagoules noires, gilets pare-balles tactiques, fusils d'assaut HK416. Mouvements coordonnés, militaires. Pas des voyous de

quartier. Des professionnels entraînés — le genre de mercenaires qui coûtent cinquante mille euros par tête pour un contrat propre.

Vittoria attrapa Lucia, la serra contre elle. La petite tremblait, son visage enfoui contre la robe Valentino noire que Vittoria portait ce soir — une robe en crêpe de soie à trois mille euros. Matteo se leva, les poings serrés, et elle vit dans ses yeux la même chose que dans ceux de son père — l'envie de se battre. Le sang des Ferrante. « Non, » murmura-t-elle en lui saisissant le bras. « Reste avec moi. »

Marco avait sorti son Beretta. Il tira deux fois, touchant un des hommes à l'épaule. Les détonations firent exploser les verres en cristal Baccarat sur la table. Le vin rouge se répandit sur la nappe blanche comme une prémonition. Mais ils étaient trop nombreux.

Le premier coup l'atteignit au genou. Il tomba avec un grognement de douleur, envoyant valser sa chaise Louis XV contre le buffet en acajou. Le deuxième, à l'épaule. Il lâcha son arme.

« Marco ! » cria Vittoria.

Un des hommes la saisit, l'arracha à ses enfants. Elle se débattit — griffa, mordit — mais il était plus fort, et il puait le tabac froid et la sueur aigre. Elle sentit le canon d'une arme contre sa tempe. L'acier froid. La mort, à un millimètre.

« Reste tranquille, » dit une voix sans émotion. « Tu n'es pas la cible. »

Deux hommes traînèrent Marco au centre de la pièce. Il saignait abondamment, mais ses yeux restaient sur Vittoria. Sur les enfants. Pas de peur dans ce regard. Du regret.

« Les Ferrante, » dit celui qui semblait commander. Il retira sa cagoule, révélant un visage ordinaire, quelconque — l'anonymat parfait d'un tueur professionnel. « Don Calabrese envoie ses salutations. »

Marco cracha du sang sur le parquet ciré. « Va te faire foutre. »

L'homme sourit. Un sourire vide, technique. « Il dit aussi que Naples n'est plus votre territoire. »

Le coup de feu fut assourdissant dans l'espace confiné de la salle à manger. L'écho rebondit contre les murs ornés de fresques du XVIII^e siècle.

Lucia hurla. Un cri qui n'avait rien d'humain, qui resterait gravé dans la mémoire de Vittoria jusqu'à son dernier souffle. Matteo bondit en avant, mais un des hommes le frappa à l'estomac avec la crosse de son fusil, le pliant en deux. Vittoria... Vittoria regarda.

Elle regarda Marco s'effondrer. Regarda le trou dans sa poitrine, là où son cœur avait battu pendant trente-huit ans. Regarda le sang — tant de sang, noir dans la lumière des chandeliers — se répandre sur le parquet ciré, sur le tapis persan Tabriz qu'ils avaient acheté à Istanbul lors de leur lune de miel, quinze mille euros de soie et de laine.

Elle ne cria pas. Elle ne pleura pas. Quelque chose en elle, quelque chose de fondamental, de tendre, venait de mourir avec lui. Et quelque chose d'autre prenait sa place. Quelque chose de froid. De dur. De patient.

L'homme au visage ordinaire s'approcha d'elle. Il sentait l'eau de Cologne bon marché et la poudre brûlée. « Don Calabrese dit de laisser la veuve. » Il la regarda avec un mélange de mépris et de curiosité. « Une femme ne compte pas. »

Vittoria ne répondit pas. Elle fixait le corps de Marco. La façon dont sa main gauche s'était ouverte en tombant, comme s'il tendait les doigts vers elle une dernière fois. L'alliance en or qu'elle lui avait passée au doigt dix-sept ans plus tôt brillait encore, maculée de sang.

« Dans une semaine, quelqu'un viendra. Tu signeras les papiers. Les affaires Ferrante passent aux Calabrese. Tu gardes la maison, les comptes personnels. Tu élèves tes enfants. Tu oublies. »

Elle leva les yeux vers lui. Lentement. Avec une lenteur délibérée qui, plus tard, quand les hommes de Calabrese raconteraient cette nuit, les ferait frissonner sans qu'ils comprennent pourquoi.

« Tu as compris ? » demanda-t-il.

« J'ai compris. »

Sa voix était calme. Parfaitement calme. Comme la surface d'un lac sous lequel un courant mortel vous entraîne vers le fond.

Il hochait la tête, satisfait. « Bien. Don Calabrese est un homme généreux. Pour ceux qui coopèrent. »

Ils partirent comme ils étaient venus. Efficaces. Professionnels. Ils laissèrent derrière eux le chaos — les corps des gardes dans le couloir, les fenêtres brisées, l'odeur de poudre qui se mêlait à celle du jasmin et du ragù froid.

Et le corps de Marco, au milieu de leur salle à manger, là où ils avaient partagé tant de repas, tant de rires, tant de projets d'avenir qui n'existaient plus.

Lucia sanglotait, recroquevillée dans un coin, sa robe blanche tachée du sang de son père. Matteo, le visage défait, regardait le corps avec une expression que Vittoria reconnaissait. La même expression qu'elle avait eue à douze ans, quand on lui avait annoncé que son propre père était mort dans une embuscade sur la route de Caserte.

Le cycle de la violence. Éternel. Implacable. Napolitain.

Elle s'agenouilla près de Marco. Ferma ses yeux avec une douceur qui contrastait avec la dureté de son regard. Ses mains tremblaient — la seule faiblesse qu'elle s'autoriserait. Elle toucha son visage une dernière fois, traça la ligne de sa mâchoire, cette mâchoire qu'elle avait embrassée mille fois.

« Mamma... » La voix de Lucia, brisée.

« Viens, tesoro. Viens. »

Elle serra ses enfants contre elle. Sentit leurs corps secoués de sanglots, leurs mains agrippées à sa robe. Matteo tentait de ne pas pleurer — il avait quinze ans et le sang des Ferrante. Lucia n'avait pas cette retenue. Le sang de Marco tachait la robe Valentino — trois mille euros de crêpe de soie, maintenant poisseuse, collée à sa peau comme une seconde peau de deuil. Elle s'en fichait. Elle ne se souciait plus de rien sauf de deux choses : Matteo et Lucia.

« On va appeler la police ? » demanda Matteo, la voix rauque.

« Non. »

Il la regarda, surpris. « Mais... »

« La police ne peut rien pour nous. Pas dans notre monde. »

C'était la première fois qu'elle leur parlait ainsi. Sans filtre. Sans protection. Marco avait toujours voulu les préserver, leur donner l'illusion d'une vie normale. Mais l'illusion était morte avec lui, dans le fracas d'un coup de feu et l'odeur âcre de la cordite.

« Qu'est-ce qu'on fait alors ? » demanda Lucia d'une petite voix tremblante.

Vittoria regarda ses enfants. Quinze et douze ans. Si jeunes. Si vulnérables. Et pourtant, dans les yeux de Matteo, elle voyait déjà la flamme.

« On survit, » dit-elle. « Et ensuite... »

Elle se leva. S'approcha du miroir vénitien qui ornait le mur — un cadeau de mariage de la famiglia Benedetti, encadré d'or et de verre soufflé. Elle vit son reflet : le sang sur sa robe noire, ses cheveux corbeau défaits, son maquillage intact. Aux oreilles, les boucles Cartier Panthère en or blanc et diamants. Au cou, le collier Van Cleef & Arpels Alhambra, cinq motifs de nacre et d'or. Une veuve couverte de sang et de diamants.

« Ensuite quoi, mamma ? »

Elle prit son tube de rouge à lèvres dans son sac Hermès Birkin 25 en cuir Togo noir — quinze mille euros, l'objet le plus discret et le plus ostentatoire de sa collection. L'ouvrit. Rouge sang. Tom Ford, teinte Scarlet Rouge. Elle l'appliqua avec des gestes précis, mécaniques. Le rouge à lèvres comme armure. Comme masque. Comme déclaration de guerre.

« Ensuite, » dit-elle en regardant ses propres yeux dans le miroir — des yeux qui avaient changé, qui ne seraient plus jamais les mêmes — « ensuite, on reprend ce qui nous appartient. »